

Casanova

Rouven Porz

PD Dr phil., dipl. biol., responsable du Service d'éthique clinique de l'Hôpital de l'Île/Spital Netz Bern AG (Berne); convié en tant que scientifique de l'éthique médicale à Zurich et Amsterdam, secrétaire général de l'European Association of Centres of Medical Ethics (EACME), membre de la Rédaction Ethique du BMS



En tant qu'éthicien clinique, je ne travaille généralement pas avec les patientes et patients, mais avec les équipes soignantes. Il arrive toutefois que les médecins me prient d'avoir un entretien directement avec un patient, comme ce fut le cas la semaine dernière. Il s'agissait d'un homme en phase terminale, qui vivait cependant encore chez lui. Le médecin principal souhaitait déterminer plus précisément le soutien supplémentaire qui pouvait lui être apporté et me demanda – parce que j'étais extérieur – de discuter avec lui.

Cet entretien servait aussi à l'évaluation des processus. Avait-on pu proposer à cet homme tout ce dont il avait besoin de la part d'un hôpital universitaire? L'homme était de bonne volonté, l'évaluation, notamment, l'intéressait beaucoup. Il semblait très indépendant et autonome. On me précisa encore qu'il n'avait pas plus de six mois à vivre. Je me préparai à l'entretien et dressai une liste de questions.

Notre conversation s'ouvrit sur l'histoire de sa maladie. Il venait d'achever une chimiothérapie et je l'interrogeai sur sa décision pour ou contre ce traitement. «Une décision? Ce n'était pas une décision active. J'étais choqué par ma mort proche. J'ai simplement été entraîné. Maintenant que je sais à quel point la chimio a été terrible, je pourrais décider, mais à l'époque, ce n'était pas une décision. J'ai juste suivi.»

Je me mordis intérieurement les lèvres. Quelle question idiote de ma part. J'essayai de me concentrer à nouveau. De quel soutien avait-il à présent besoin, de son médecin de famille, de l'hôpital, de ses proches? Comment était sa vie? «Tout est en ordre, je dois simplement m'embarquer dans cette aventure de la mort.» Je me mordis à nouveau la langue. Bien sûr, pensais-je, ce n'est plus une vie maintenant, c'est une mort, n'est-ce pas? Je rassemblais mes idées. «Mais qui vous aidera quand cela empirera?» «Je reviendrai alors volontiers à l'hôpital. J'ai une grande confiance en toutes les personnes que j'ai rencontrées jusqu'ici dans cette aventure. Des gens formidables, et c'est formidable aussi que vous preniez le temps

aujourd'hui, Monsieur Porz.» Mes questions ne cadraient vraiment pas avec sa personnalité et je les mis de côté.

«N'y a-t-il donc rien que nous pouvons faire pour vous? Maintenant, avant que les choses n'empirent encore?» Il contempla le sol en silence. Les commissures de ses lèvres se crispaient timidement mais il ne dit rien. «Désolé, ma question était peut-être trop directe», ajoutais-je. «Mais vous semblez très indépendant, j'ai cru que je pouvais vous la poser franchement.» «Je ne suis plus indépendant que quand je promène mon chien.» «Pardon?» «Il n'y a plus qu'avec Casanova que je décide moi-même.» «Casanova?» «Mon caniche. Ils sont tous très gentils ici, mais ils ne me parlent que de ma maladie, tout le temps. Mon chien ne m'en parle jamais. Mes promenades avec lui sont de plus en plus difficiles, presque impossibles, mais elles sont la seule forme d'indépendance qu'il me reste. La seule bonne chose que je conserve de ma

«Une décision? Ce n'était pas une décision active. J'étais choqué par ma mort proche. J'ai simplement été entraîné.»

vie d'avant.» Je fermai définitivement mon bloc-notes de questions. «Vous avez peur de mourir avant votre chien?» «C'est exactement le problème, Monsieur Porz. Le seul problème. Qui prendra mon chien? Il n'a que cinq ans. Que deviendra Casanova? Mes filles n'en veulent pas et je ne peux quand même pas le donner à un refuge. Qui m'aidera avec Casanova quand je serai mourant?» «Vous le garderez aussi longtemps que vous pourrez?» «Bien sûr, il est mon dernier lien avec la normalité. Mais ici, à l'hôpital, ils ne peuvent vraiment pas m'aider avec mon chien.» «C'est vrai, mais merci de m'en avoir parlé.»

Son portable sonna, interrompant brusquement notre entretien. Il sortit de mon bureau et j'eus presque honte de moi. Étais-je déjà si atteint par le virus hospitalier? Si contaminé que je ne pouvais plus raisonner autrement qu'en termes de maladie, de chimiothérapie et de décisions? Mon attitude me fit secouer la tête de réprobation.

Pour des raisons de confidentialité, les détails concernant le patient (et le chien) ont été modifiés.

rouven.porz[at]saez.ch